Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 35

Artikel: Surprise
Autor: R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218179

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOS VIEUX DE LA VIEILLE

Militaires d'autrefois.

ON se représente difficilement, de nos jours, dit le *Journal de Morges*, « les trottes » que nos aïeux avaient à faire pour se rendre sur leurs places de rassemblement. Un exemple nous est fourni par le tambour David Agier, à Aubonne, né en 1834, qui, à maintes reprises et tout récemment encore, nous a raconté les épisodes de sa vie militaire, celle-ci entr'autres :

En 1856, les tambours des grenadiers, dont il faisait partie, ayant été remplacés par des trompettes, David Agier fut appelé à une école du génie, à Thoune. On commandait pour ces écoles de détachements hors du canton des tapins renommés, ayant déjà fait leurs preuves et David Agier en était un et un tout bon.

Sollicité par la recrue du génie Ami Reymond, des Jaccaudes, de l'accompagner en char à Lausanne et de là en diligence jusqu'à Thoune, il préféra s'y rendre à pied, parce que le voyage proposé lui aurait coûté 15 francs.

Parti d'Aubonne avant 4 heures du matin, avec son fourniment du poids de 44 livres, soit 22 kilos, caisse comprise, il mangeait son pain à La Sallaz et arrivait à Avenches, première étape, au déclin du jour. Le lendemain, il logeait à Berne et atteignait Thoune le jour suivant, à 3 heures de l'après-midi. Son camarade Ami Reymond arrivait en diligence une heure plus tard, pleurant à chaudes larmes, parce que, juché sur l'impériale de la voiture, il avait été bombardé de malles, de valises et de colis de tous genres à chaque arrêt de la guimbarde.

On voit par là que tout n'était pas couleur de roses dans la vie militaire de cette époque et, cependant, l'on ne se plaignait pas. Chacun servait la Patrie avec goût et enthousiasme. Il n'en est malheureusement plus de même aujourd'hui, avec le régime prussien de « La Barde » qui nous régit depuis trop longtemps hélas et qui n'est bientôt plus propre qu'à créer des anti-militaristes dans un pays où le service militaire a pourtant toujours été en honneur.

Malgré ses 89 ans, notre ami Davil Agier, qui se porte à merveille, est encore un fervent de la caisse roulante et ses services comme tambour sont encore appréciés à l'occasion.

On se souvient du succès qu'il avait obtenu au Casino d'Aubonne, lors de la remise des médailles, en 1918, en racontant les péripéties de sa campagne sur le Rhin, en 1856.

Honneur à ce brave vétéran.

Surprise. — Ils sont bien là une trentaine, cousines et cousins, cousins de cousines et cousines de cousins, tantes, oncles et neveux, qui entourent de vieux parents au baptême de leur cinquième fille. Allez, la joie est grande. Seul l'aïeul, le grand-père de nonante-cinq ans est absent. Et comme l'on reproche au cousin Auguste de ne pas l'avoir amené, et de le garder jalousement chez lui :

— Oh ! bien voilà, répond Auguste, on le garde chez nous en souvenir... R.

Effet de pluie. — Mercredi matin, au marché de Lausanne, deux paysans se rencontrent sous la pluie. Ils s'entretiennent du violent orage de la nuit.

— Hein ! crois-tu que cette bonne pluie fait du bien. Tout va ressortir de la terre.

— Tonnerre ! Que dis-tu là ? Pas de blague ! Moi qui ai ma femme et ma belle-mère au cimetière.

R.

ALPHONSE DIT « FONSET »

J'AI cueilli les cerises avec Alphonse dit « Fonset ».

Contre le haut cerisier au feuillage sombre nous avons appuyé la grande échelle.

Muni d'un panier à l'anse duquel est fixé un crochet de fer, Fonset est monté jusqu'au « fin bout » de l'échelle. N'enviant pas la situation élevée de mon compagnon, j'ai cueilli les appétissantes cerises noires qui ont bien voulu se développer et mûrir à une faible distance du « plancher des vaches ».

Fonset est un robuste gars de vingt-six ans, à la peau brunie par le soleil. Une chemise ouverte sur le devant laisse voir sa poitrine velue; des salopettes bleues et de forts souliers ferrés complètent son accoutrement.

Il parle peu, mon ami Fonset, et s'il suspend un instant sa besogne, c'est pour griller une « Parisienne ». La fumerie est son plus grand défaut. Son panier rempli, il s'en va le vider dans le « bollion » placé au pied de l'arbre et ne regagne pas son perchoir sans avoir avalé deux verres de cidre teinté de vin rouge.

Fonset n'a pas été longtemps à l'école, mais c'est quand même un tout malin. Il met la main à tout. Dans le bon restaurant de campagne où il est en service, c'est lui qui prend soin de la cave et du jardin, nourrit les porcs et s'occupe du poulailler. Il sait manier un rabot et remettre en marche le piano électrique capricieux qui se trouve dans la grande salle.

La boisson préférée de Fonset est le vin blanc. Les bouteilles portant l'étiquette de « Romanel » ou « Henniez » le laissent parfaitement indifférent.

Fonset est hydrophobe. C'est, sans doute, la raison pour laquelle on ne lui connaît pas de bonne amie.

. . . . . .

La cueillette est terminée.

Dans le grand vase les cerises fermentent et vont passer à l'alambic.

« Ça fera une fine goutte », m'a dit Fonset, et comme je prenais congé de lui, il ajouta : « L'année prochaine, adieu les cerises; c'est l'année des cancoires ! »

Jules-Eugène.

COQUINS D'ENFANTS

(Suite.)

Mais la conversation ne convient pas aux blessés ; la petite recommence à gémir, et Pierre Lefort, embarrassé comme peut-être seul un philosophe devenu subitement bonne d'enfants, est déjà au bout de son latin. Il sort un instant, puis rentre avec une superbe pensée qu'il met dans la main de la petite.

— Tiens, voilà pour être bien sage quand le médecin reviendra ; après je t'en donnerai encore.

— Oh ! des pensées ! dit la fillette, il y en avait aussi chez maman...

Ses paupières se remplissent de larmes et de sa petite poitrine gonflée sort un gros sanglot. Le professeur tire son foulard pour la manœuvre habituelle, mais — le croira qui voudra — il se trompe de place et s'essuye rapidement les yeux.

Le docteur revient apportant sous son bras des planchettes longues et minces, des coussinets remplis de bourre d'avoine, et bientôt tout est prêt pour l'opération.

— Maintenant attention ! dit-il, madame tiendra la hanche, monsieur le professeur le pied, la main droite sous le talon, la gauche aux orteils, comme ceci... à présent, tirez, encore... là, nous y sommes, ne bougez plus, que je mette ma bande.

L'enfant qui est devenue très pâle a jeté un cri, un seul ; son bras gauche serre convulsivement le cou de Mme Lefort penchée sur elle, et de la main droite elle tient toujours la fleur qui lui rappelle sa mère. Lorsque sa pauvre petite jambe eut disparu tout entière dans les bandes, les coussinets et les planchettes qui l'enferment de toutes parts, et que le docteur l'eut replacée avec précaution sur le lit, elle lui dit doucement en essayant de sourire :

— Merci, monsieur.

— Tu es une brave, toi, répond celui-ci ; reste bien tranquille et tu n'auras plus mal ; mes compliments, monsieur le professeur, vous avez bon bras ; ...de madame je ne dis rien, les femmes naissent garde-malades, aussi la petite sera très bien chez vous, pas question de la déménager avant plusieurs semaines... vous auriez une jambe courbe sur la conscience. Notre vie est tissue d'incidents ; c'est le moment d'être philosophe, et ce n'est d'ailleurs pas si triste que cette petite tête bouclée sur votre oreiller, monsieur, elle y fait pour le moins, je gage, aussi bien que la vôtre... Et maintenant, à bientôt ; je repasserai dans la soirée.

Le pauvre philosophe, stupéfait de tant d'audace, ne savait quelle contenance faire. Ces gens de la Faculté sont vraiment bien désagréables ; ils s'introduisent chez vous par droit de conquête, y commandent en maîtres, vous disent des vérités en pleine figure et daignent en sortant vous prévenir qu'ils reviendront bientôt recommencer leurs tours !

Mme Lefort — voyez comme dans ce monde les points de vue diffèrent — pensait au contraire que les médecins sont des créatures du bon Dieu, et le muet serrement de main qu'elle donna à celui qui venait, pour un instant, de la consacrer mère, disait bien des choses.

Derrière la porte, en descendant l'escalier, le docteur riait tout seul en se frottant les mains :

— Eh ! eh ! coulée la philosophie, enfoncée la raison pure.

* * *

Comme le médecin sortait, apparut la voisine qui, tout effrayée, venait aux nouvelles et croyait pouvoir, sans autre, rapporter l'enfant à la maison. Quand elle la vit, elle comprit qu'il n'y fallait pas songer.

— D'ailleurs, lui dit Mme Lefort, le médecin l'a défendu.

La mère de famille alors raconta qu'ayant eu à faire hors de ville, elle avait pris avec elle ses quatre cadets, laissant les autres à l'école et l'orpheline à la garde d'une amie du voisinage ; la petite jouait sur la route avec d'autres, une voiture dont les chevaux avaient pris le mord aux dents survint... on sait le reste. Cécile était la fille d'un père mort par accident comme elle parlait à peine ; une mauvaise fièvre venait d'emporter la mère, morte tranquille sur la promesse que son enfant n'irait pas à la maison des orphelins. Eux, sans doute, étaient déjà bien chargés, mais une promesse faite à un mourant est sacrée, et d'ailleurs un de plus qu'est-ce que cela fait ? On se sauve sur la quantité ; les poules ne comptent pas leurs poussins, et puis, la petite est si douce, si facile, encore un peu timide ; c'est naturel, elle n'est pas habituée aux garçons qui ont le cœur bon, mais les mouvements vifs.

Tel fut en gros le récit de la brave femme qui, voyant son poussin en bonnes mains, ne fit aucune difficulté de se soumettre au verdict du docteur. Cilette, dont le cœur s'était d'abord bien gonflé à sa vue, la laissa cependant facilement partir sur l'assurance qu'elle viendrait la voir souvent. Le philosophe rentra dans son cabinet pour y méditer en silence sur les coups du sort, et Mme Lefort prit définitivement possession de son bien.

* * *

Ah ! le bon bien, le gentil bien, le joli bien ! et quel plaisir quand on n'a jamais joué qu'avec des poupées de porcelaine, de posséder une grande fillette vivante, qui parle sans qu'il soit besoin de lui presser sur l'estomac, qui ne ferme pas automatiquement les yeux dès qu'on la couche, et qui de ses deux petites mains vous prend par le cou pour vous baiser au front !

Cilette avait de grands yeux doux, avec ce regard sérieux et étonné des enfants qui, sans la bien comprendre, ont déjà fait l'apprentissage de la douleur.

— Maman pleurait beaucoup, dit-elle un jour à Mme Lefort, et avait toujours une robe noire. Nous allions souvent au cimetière faire visite à mon papa, mais moi je ne l'ai jamais vu, je pense parce qu'il est au ciel et c'est trop loin ; maman peut-être le voyait, elle était si grande.

La femme du professeur était belle de bonheur ; si elle ne pouvait ressentir cet admirable orgueil de la jeune mère berçant son premier-né sur son sein, son cœur, qui depuis si longtemps demandait un enfant à aimer, bondissait d'émotion à la vue de celui qu'un bienheureux accident avait jeté dans ses bras. Et cependant, cet enfant n'était pas sien, il lui était prêté, un jour viendrait où il faudrait le rendre... Mais le docteur avait parlé de six semaines, et c'est si long six semaines de bonheur quand on est au matin du premier jour ! Le cœur compte-t-il